

*A la claire fontaine, m'en allant promener
L'eau était si claire que je m'y suis baignée...*

Quelle commune de Vendée aujourd'hui n'a pas sa rue du *doué* ou bien sa place de la fontaine ? A Bazoges, il existe une rue des Fontenelles, un lotissement du *doué*... *Fontenelle* et *doué* : ces mots anciens¹ sont toujours bien utilisés dans les villages et les campagnes. Voici quelques souvenirs qui proposent de redécouvrir les claires fontaines de Bazoges... Bonne promenade.

Le *doué*, les laveuses et le château d'eau

Comme tous les ans, des témoins bazogais vont nous guider et faire revivre ces lieux de mémoire. Qui mieux que des laveuses pourraient nous raconter ?

Abrouc, fontenelles et doué : la trilogie vitale du village

Abrouc, fontenelle et *doué* étaient les trois points d'eau bien connus des villages, hameaux ou bien chef-lieu de commune. Chacun avait son rôle spécifique. A l'*abrouc*, abreuvoir, on faisait boire le bétail. A la fontaine, au puits ou à la *fontenelle*, on puisait de l'eau à boire avec un seau ou une cruche. Au *doué*, les femmes lavaient le linge. Regroupés, ces points d'eau sont souvent alimentés par la ou les mêmes sources.

L'*abrouc* prend souvent la forme d'une cuve allongée, en pierre ou en ciment. La *fontenelle*, mot

issu de l'ancien français signifie « petite fontaine » d'après le latin médiéval « fontanella ». C'est une ouverture dans le sol d'où surgit l'eau de la terre. Plus importante, surmontée d'une construction, elle prend le nom de fontaine. Sur la commune, celle de Durchamp, en pierres



Fontaine du village de Durchamp, Bazoges-en-Pareds, cliché A.R. vers 1990.



Fontaine du village de la Fembrière, Bazoges-en-Pareds, cliché A.R., 2009

de Groix fut célèbre pour ses qualités thaumaturges². A la Fembrière, elle porte un curieux chapeau de calcaire. Parfois comme au Pâtis, ce n'est qu'un miroir sombre et brillant caché dans les herbes. De cette *fontenelle* cachée et émouvante de simplicité dépendait jadis la survie des habitants... Il existait aussi évidemment dans beaucoup de lieux des puits, ces trous profonds creusés dans le sol pour extraire les eaux depuis les nappes souterraines.

¹ On pourra consulter le *Premier dictionnaire du patois de la Vendée. Recherche philologiques sur le patois de la vendée* par Charles Mourain de Sourdeval (1847), édition présentée et annotée par Pierre Rézeau, Centre vendéen de recherches Historiques, 2003, la Roche-sur-Yon.

² N'a-t-on pas dit que l'eau de cette fontaine guérissait des maladies des yeux ?...

Le doué, ou lavoir, est quant à lui un trou d'eau plus vaste et alimenté par une source.



Ses bords sont parfois maçonnés, cimentés ou aménagés d'une planche. Il en reste quelques beaux exemplaires sur la commune, à La Touche, à la Fembrière...

Ces lavoirs sont parfois couverts ou protégés d'un auvent pour abriter les lavandières. Dans les communes voisines de Bazoges, on a rénové certains de ces lavoirs comme à Chantonnay, celui de Saint-Mars des Prés, celui du Puybelliard ou encore celui du Moulinet, tous les trois couverts.

Abrouc et lavoir du village de la Fembrière, Bazoges-en-Pareds, cliché A. R., 2009

De nombreuses histoires sont liées à l'eau depuis la plus haute antiquité. Lieux de culte des anciennes religions, théâtre des combats entre dragons et fées comme à Saint-Juire³, rendez-vous amoureux comme dans la chanson, les points d'eau ne sont pas sans évoquer la magie. L'eau donne la vie, nettoie et purifie. Utilisée par les chrétiens à l'occasion du baptême, elle est soigneusement mise sous clé⁴ comme dans l'église de Bazoges. Venant des profondeurs de la terre, les eaux sont donc sources de vie, de danger, de peurs aussi ...

Ces points d'eau sont surtout des lieux de convivialité et d'échanges. Les lavandières n'étaient pas connues dans les campagnes pour leur mutisme et souvent c'est au doué que les langues se déliaient... Il y avait l'image et le son. Le doué était l'ancêtre de la télévision...

Chaque année, traditionnellement les jours de Mardi Gras, on nettoyait et on curait le lavoir. C'était une grande fête autour de l'eau qui donnait souvent l'occasion de boire de plus goûteux liquides comme l'a bien raconté Marcel Poupin dans ces pages en 2003⁵. On nettoyait aussi les puits. C'était comme pour le lavoir l'occasion de se retrouver. Ces moments participaient de la solidarité villageoise car on ne pouvait effectuer cette tâche seul et il fallait l'aide des autres. Le photographe bazogeais Emile Châtaigner (1883-1931) ne laissa pas échapper à son objectif un de ces nettoyages de puits comme le prouve ce cliché pris dans les années 1920 au village de Malvoisine.



Nettoyage d'un puits au village de Malvoisine vers 1925, cliché E. Châtaigner, Bazoges-en-Pareds.

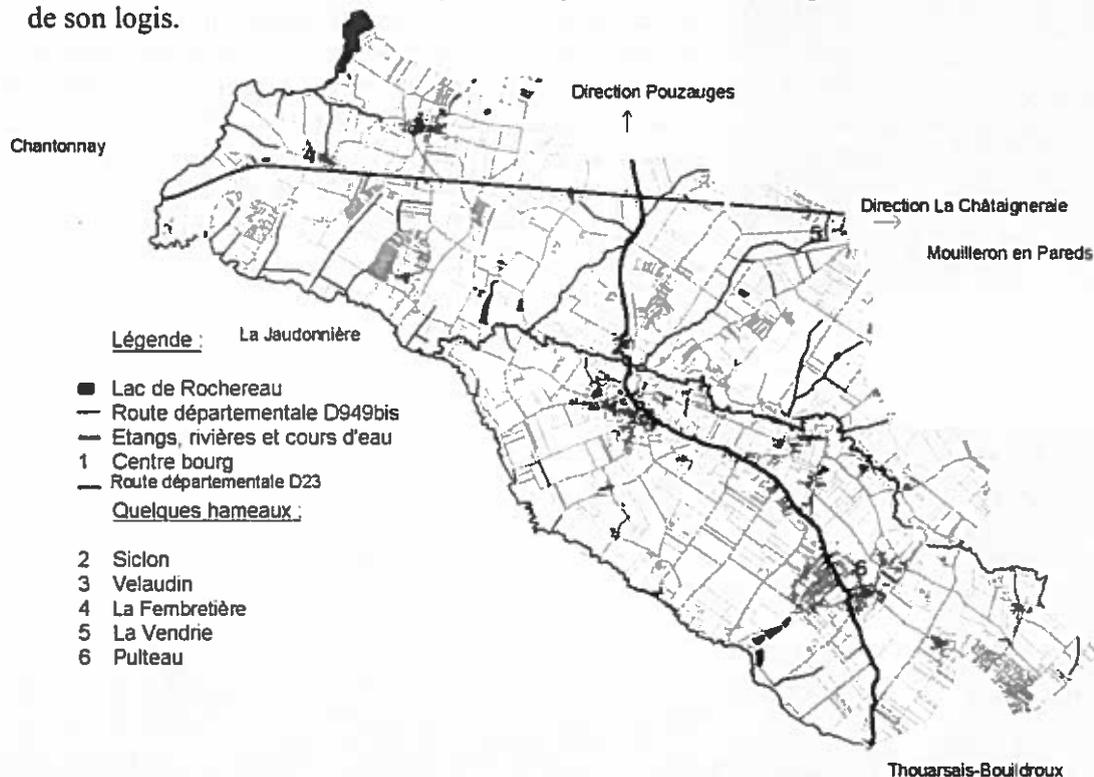
³ Près de Sainte-Hermine, Saint-Juire, de saint Georges qui, selon la légende, mit un terme à leurs combats meurtriers.

⁴ « Les fonts [baptismaux] doivent être tenus verrouillés à cause des sortilèges » rappelle Odette Pontal dans sa traduction et publication des *Statuts synodaux français du XIII^e siècle précédés de l'historique du synode diocésain depuis ses origines ; tome I. les statuts de Paris et le synodal de l'ouest (XIII^e siècle)*, Paris, Bibl. Nat., 1971.

⁵ Marcel Poupin, « Le curage du lavoir », *Bulletin municipal* de Bazoges-en-Pareds, n°33, 2003, pages 72 à 75.

Petite géographie des lavoirs.

Il existait plusieurs lavoirs particuliers à Bazoges, souvent bien aménagés : dans le bourg chez les religieuses par exemple, derrière leur logis « du couvent ». Autour du château de Pulteau, au sud-est de la commune, on en compte davantage : le *doué dau Gardouet*, maçonné, était situé entre Pulteau et la Giraudière, le *doué de la Clonière*, sous la Brouardière. Les femmes le fréquentaient plutôt l'été car la source donnait plus d'eau. La ferme du Beugnon elle aussi proche de Pulteau avait son *doué*. A Velaudin, au nord-ouest de la commune, la famille Pontelevoye avait également fait aménager un lavoir couvert non loin de son logis.



Cependant, tous les villages ou hameaux⁶ ne possédaient pas de lavoirs. Il n'était pas rare de voir les femmes laver leur linge à plusieurs kilomètres de leur domicile, l'été à la rivière ou l'hiver à une source, perdue dans les champs. Après avoir cassé la glace qui la recouvrait, elles plongeaient leur linge dans les eaux tièdes de ces sources de plein champ. C'était à Beaugard, près du bourg. C'était derrière le cimetière, dans un lieu appelé le *Bas dau Té* où les femmes de la ferme du château de Bazoges lavaient dans le *doué dau logis*. « *A veni daux Ouches, o l'avait un routin qui menait au rivolet* » se souvient-on. C'était encore aux limites de la commune, près de la route de Chavagnes, en un lieu connu des femmes du Plessis-Bouchard sous le nom de *Pouet daux champs*.

Certains de ces *doués* champêtres étaient plus pittoresques que d'autres. Ainsi était le *doué dau Mara*. Toujours protégé de murs et situé en bas des mégalithes des Cous, cette eau pure naît d'une source toujours vive qui surgit du calcaire avant de courir se réfugier dans l'Arkanson.



Le *doué dau Mara*, Bazoges-en-Pareds, cliché A. Rouhaud, 2009

⁶ La carte présentée ici provient du site www.bazoges-en-pareds.fr

L'été, les femmes du bourg de Bazoges lavaient surtout dans les eaux de la rivière Loing. Jadis exploité par de nombreux moulins, le Loing déroule ses méandres dans une vallée surveillée par d'inquiétantes sentinelles : mystérieux chaos de granit qui attirent les broussailles et, au crépuscule, font naître les peurs.

Le Loing près du bourg de Bazoges-en-Pareds, cliché A. Rouhaud, 2009



Le Loing vient de Saint-Maurice-le-Girard et se perd dans le Grand Lay après avoir reçu son affluent l'Arkanson. Un pont tardif le franchit vers 1840 en bas du bourg de Bazoges donnant son nom au lieu de passage entre Bazoges et Siclon. Il existait plusieurs lieux de lavage sur le Loing. En descendant du bourg elles lavaient à gauche du pont, prenant le *bas chemin*, assez facile d'accès. Les femmes de la Roussière lavaient plus loin en aval dans un lieu appelé *les Bières*. En amont, les femmes lavaient vers le bois des Ouches, dans un lieu appelé *Bièrre*. L'endroit le plus fréquenté était pourtant près du pont, à droite cette fois, en descendant du bourg, en bas du chemin de la Branjardièrre et de la Villeneuve. On disait qu'on allait laver au Pont.



Un jour de l'été 1946, monsieur Boitrel, photographe installé à Bazoges depuis la guerre, eut l'heureuse idée de fixer pour toujours une scène de lessive au Pont. Témoignage inestimable de ce passé laborieux, prise sous l'arche du pont, la photographie montre le lit presque asséché de la petite rivière. Occupant le centre de l'image, quatorze femmes, de tous âges, à leur tâche, regardent le photographe. Les brouettes aux roues de bois ferré, pleines de linge, les garde-genoux sur lesquels s'accourent quelques unes d'entre elles et les planches témoignent de la dure époque du travail manuel. On lavait à cette époque comme on le faisait depuis le Moyen Age, ignorant encore la mécanisation et la modernisation imminentes.

Glissant le *routin* abrupt que l'on voit sur la photographie à gauche, près de l'arche du pont, les laveuses descendaient leur brouette pleine de linge avec leur matériel : savon, brosse, planche, garde-genoux et *batou*. Pour remonter le linge gorgé d'eau, c'était une autre histoire... à deux pour tirer la brouette ou bien on prenait une corde...

Les femmes lavaient donc là des heures durant, enfoncées dans ce bas, comme on le voit sur la photographie. Alignées, on les imagine causant ... prêtes à attaquer la saleté à coup de brosse... Du haut du chemin, il arrivait sans doute que des galopins de passage s'amusaient à *garocher* des cailloux dans la rivière ou bien qu'un curieux fixe des formes par ailleurs souvent cachées ; tous le faisaient à leurs risques et périls⁷.

Quand il faisait très beau, comme en cette journée d'été 1946, la journée de linge égrenait ses heures dans les va-et-vient entre les fermes et les eaux de la rivière.



De gauche à droite, il faut saluer les laveuses reconnues et qui regardent et sourient à l'objectif : Justine Portrait (Soulard), Janine Migné (Chevallereau), Eugénie Michot (.....), Adrienne Chevallereau (Grassin), Georgette Albert (René),



Denise Moreau (Cagnon), Marthe Cagnon (Dubé), Yvette Dugas (Tétaud), Odette Ripaud (Dugas), Henriette Geffard (.....), Marthe Bodin (Ducept), Marie Annereau (Renaudet), Berthe Paradis (Baudry) et Jeanne Portrait (Poitevineau).

⁷ Deux contes bazogeais inédits ...

Laveuses de métier

Parmi les quatorze laveuses du Pont de l'été 1946, deux d'entre elles avaient fait du linge leur activité principale : Marie Renaudet du Bourg et Berthe Paradis, du Pont de Bazoges. Nous connaissons les noms des quatre autres femmes de Bazoges qui lavèrent toute leur vie, tout au long du XX^{ème} siècle. Il s'agit d'Alice David (Alletru) de la Roussière, de Marie Guinaudeau (Hucteau), de la Belle Croix, de Georgette Parpillon de la Roussière, et d'Alphonsine Thomas de la Rousselière.

Par nécessité, ce métier du linge pour les femmes est vital même s'il leur apporte un maigre revenu. C'était aussi une des plus pénibles des activités qui soient à la campagne en ces temps-là. Journalières, elles offraient leurs services dans les fermes où les femmes devaient travailler aux champs, dans les maisons plus bourgeoises où parfois les enfants étaient nombreux et le travail ne manquait pas non plus.



Il n'y a pas si longtemps en effet, la lessive occupait une journée par semaine. Ce jour de linge obligeait les femmes des fermes à descendre à la rivière ou à se rendre à la source. Le lavage du linge blanc nécessitait plusieurs opérations.

Reconstitution presque parfaite du matériel de la laveuse. Il manque quand même le *batou* ! Cliché A. Rouhaud et Thérèse David, 2009

Un premier lavage prenait tout le matin : il fallait en effet d'abord dégraisser dans les eaux du Loing pour enlever les grosses taches, au savon et à la brosse. Les laveuses remontaient ensuite les brouettes bien lourdes de linge mouillé à la maison pour le faire bouillir dans un chaudron couvert. Jadis, c'était la fameuse ponne de buée, cuvier de terre ou de métal pour couler la lessive, sous lequel on activait le feu. Après l'avoir fait bouillir, il fallait ensuite redescendre ce linge à la rivière pour le rincer à l'eau claire. C'était le travail de l'après-midi. Elles le frappaient alors au *batou*, battoir de bois, pour le débarrasser de sa lessive et l'essorer au maximum. On descendait aussi les couleurs à dégraisser et à rincer mais elles n'avaient pas besoin de bouillir. Evidemment, ces corvées-là obligeaient à ne point laver ni à changer de vêtements tous les jours...

Comme les six laveuses de Bazoges, Alice Alettru est un témoin de cette époque : elle passa sa vie à laver. C'était sa peine mais c'était aussi son beau métier. Comme sa mère l'avait fait avant elle, elle gagnait sa vie « en journées », lavant par ici, faisant des ménages par là. Bien après l'apparition de la machine à laver, elle continua ses lessives. Elle a d'ailleurs des héritières dans le canton puisqu'à Mouilleron et à la Châtaigneraie, des femmes continuent d'aller au lavoir.



Alice Alettru lavait dans les eaux du Loing : aux *Bières* ou bien au Pont. L'hiver, Alice avait ses habitudes au *doué nu* : lavoir neuf, le seul lavoir municipal connu dans le bourg de Bazoges.

Un lavoir neuf et communal dans le bourg : le doué nu

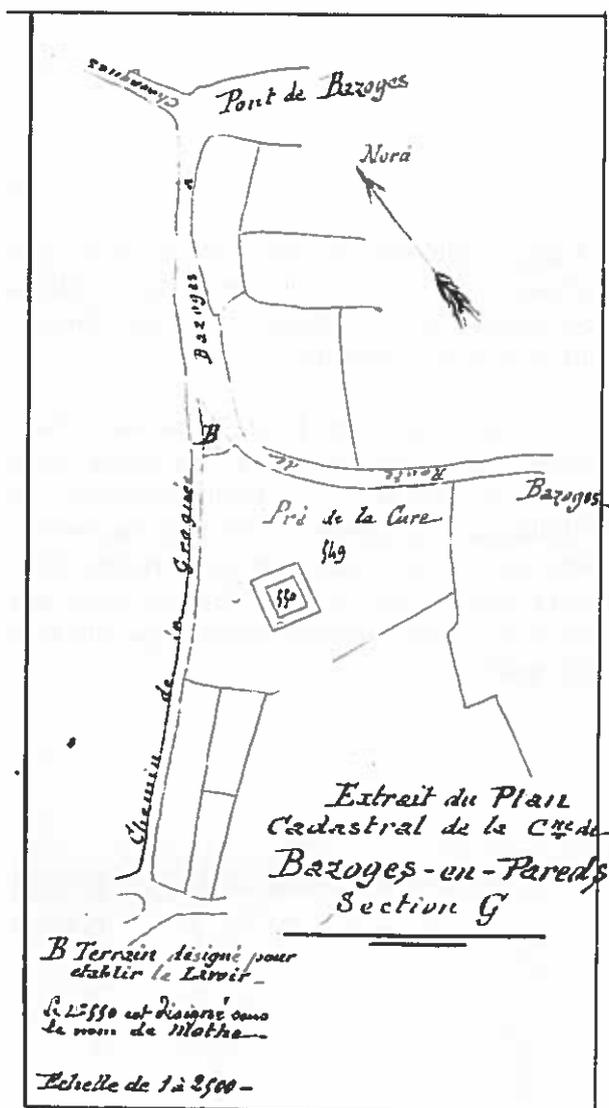
A une époque encore récente, il y a tout juste cent ans, « l'état de certains chemins est si mauvais qu'ils sont presque impraticables l'hiver »⁸ obligeant les femmes à patauger dans la boue parfois à leurs risques et péril pour aller laver une brouettée de linge. A cette époque nombre de chemins vicinaux ne sont pas terminés et le bitume n'a pas encore recouvert les grands axes.

En cette année 1909, lors de sa séance du 13 juin, le président du Conseil Municipal, le maire Jacques Chamare, « expose au Conseil que plusieurs habitants lui ont témoigné le désir de voir construire près le bourg, un lavoir public. Le bourg qui compte plus de 300 habitants en est en effet dépourvu. Il faut, l'été, aller à trois kilomètres pour trouver l'eau nécessaire au lavage du linge, ce qui est très pénible. Cela est plus que suffisant pour justifier la demande des habitants ». Le maire fait rajouter dans le registre que « de l'avis de plusieurs personnes on aurait chance de trouver de l'eau en suffisante quantité au chemin de la Grognée et ce lieu conviendrait tout à fait pour y établir le lavoir en question. »

Le chemin de la Grognée que tout le monde connaît aujourd'hui sous le nom de chemin des Fontenelles relie la Roussière, le bourg dans sa partie ouest et la route de Chavagnes.

En B, sur le plan ci-contre on peut voir le petit terrain qui fait le coin du pré de la cure et qui est destiné au lavoir. Ce pré de la cure est loti de maisons individuelles depuis le début des années 1970. Mais au début du siècle c'est un bien ecclésiastique où l'on a longtemps fait les kermesses.

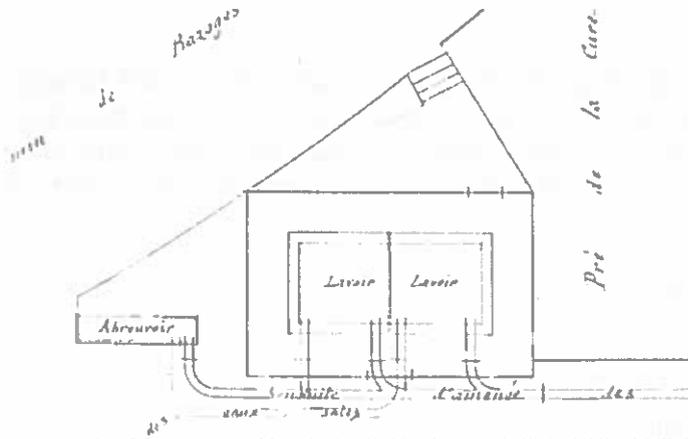
Le conseil, en accord avec le maire, convient de faire étudier le projet par des hommes de science avant de se lancer dans les travaux. De plus, on fait voter un crédit de 1500 francs au budget additionnel de 1909. Pour l'argent ça tombe bien ! La commune possède des fonds qui proviennent de la suppression du budget des cultes ! Les lois laïques de la III^{ème} république sont passées par là.



En décembre 1909, le sujet du lavoir fut ajourné et c'est lors de la session ordinaire de février 1910 que le maire « dépose sur le bureau les plans et devis d'un lavoir communal ». Il est décidé qu'il serait construit à l'entrée du bourg « à la jonction du chemin de la Grognée et du chemin de grande communication n° 23 ».

⁸ Registre des délibérations du Conseil Municipal de Bazoges-en-Pareds, séance du 7 mars 1909.

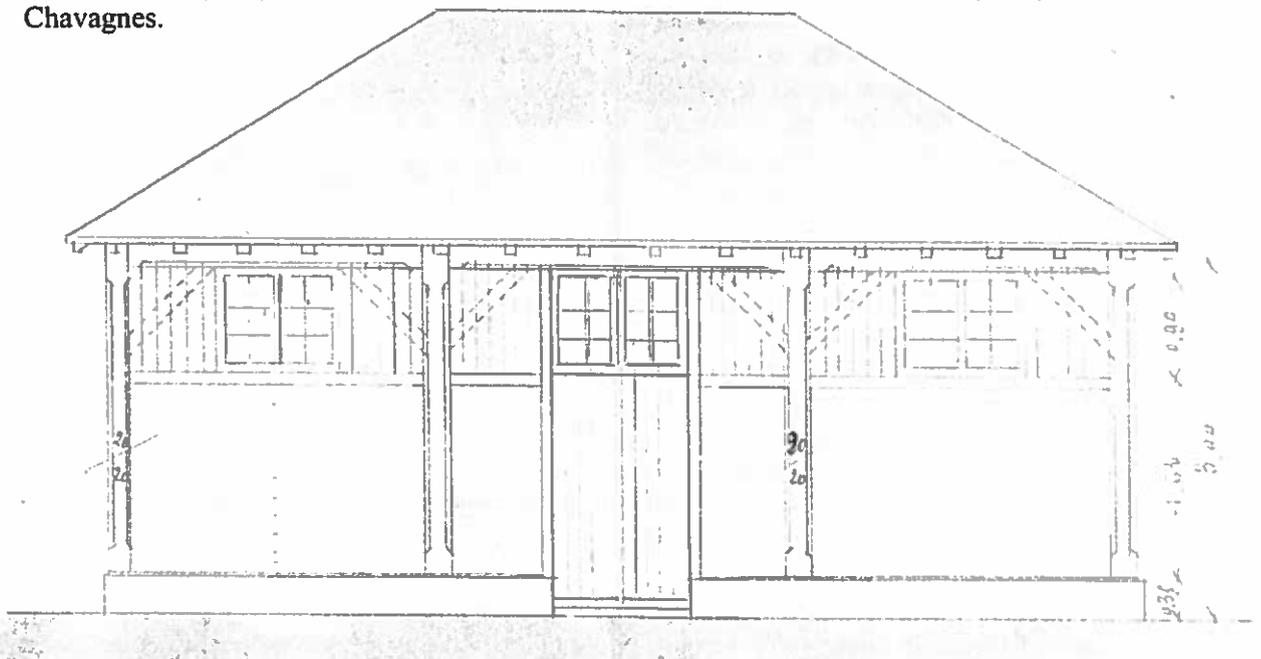
Ce lavoir communal était constitué de deux bassins contigus mesurant chacun 2 mètres 50 mètres sur 2 mètres 10 « alimentés par des eaux de sources qui proviennent des terrains en bordure du chemin et qui viennent sourdre sur ledit chemin au grand préjudice de sa viabilité » par des drains. En cas de faiblesse des sources pendant l'été, l'architecte avait prévu de capter l'autre source qui « existe dans la prairie qui touche le terrain destiné à recevoir le lavoir ».



Le Conseil municipal est invité à examiner les documents et à délibérer. Si fait, il approuve les propositions de Monsieur Chamare « afin de donner aussitôt que possible satisfaction aux habitants qui attendent avec légitime impatience la construction de ce lavoir ». Précisons que le devis des travaux s'élevait à 3628 francs, somme bien supérieure aux 1500 du crédit voté en 1909. Après avoir reporté les 1500 francs de 1909 sur

le budget additionnel de 1910, on décide ensuite d'inscrire 1500 francs supplémentaires sur les budgets de 1911 mais comme cela ne suffit encore pas, on demande une subvention au département de 300 francs. Les 300 francs qui manquent encore proviendront d'une souscription des habitants !

Pour ceux qui ne l'ont pas connu, voilà à quoi pouvait ressembler le lavoir public de Bazoges. A notre connaissance, il n'existe pas de photographie de ce monument en brique, pierres, ciment et bois. Cet extrait du plan au 1 : 50 dressé par l'architecte habitué de Bazoges M. Filuzeau le 25 janvier 1910⁹ a été approuvé par les services de la préfecture en mai de la même année. Les bassins de béton étaient donc protégés par une bâtisse de briques et de pierres couverte de « tuiles creuses de pays de choix et non gélives ». On accédait à cette maison-lavoir par quelques marches du côté de la route qui descend au Loing et qui mène à Chavagnes.



⁹ Archives municipales de Bazoges-en-Pareds, le dossier concernant le lavoir public se compose de huit pièces dont entre autres : 3 : devis estimatif des travaux daté du 1.12.1909, 5 : mémoire explicatif et descriptif, 7 : plan d'ensemble dressé au 1. 100, 8 : devis estimatif des travaux daté du 12 mai 1910...

Si les menuiseries du lavoir étaient en sapin, la charpente et les poteaux étaient surtout en chêne. Le lavoir était complété comme on le voit sur le plan détaillé d'un « petit abreuvoir en ciment » pour le bétail. Bâtiment communal, le lavoir était donc à la charge de la municipalité. En 1948¹⁰, le *doué* neuf du bourg fut réparé par l'entreprise Parpillon, de Bazoges-en-Pareds, et on vota à l'unanimité cette même année « le bouchage de l'abreuvoir qui se trouve dans le chemin dit 'des Fontenelles' cet abreuvoir étant plus bas que le lavoir communal capte l'eau [et] il ne vient pas d'eau dans le lavoir » ! A Velaudin, à cette époque aussi on combla le lavoir du Brandois.

Mais ces réparation sont-elles encore bien nécessaires ? La fin des lavoirs publics est annoncée par une grande innovation : le service d'eau.

Comment le service d'eau est arrivé à Bazoges

Les registres de délibérations du conseil municipal précisent que dès « le 21 mai 1945 la commune de Bazoges-en-Pareds a[vait] sollicité le concours de M. le ministre de l'agriculture pour l'étude d'un projet d'alimentation en eau potable ». Plus d'un an plus tard, le 22 septembre 1946, l'année même où a été prise la photo des laveuses du pont du Loing, le maire de Bazoges, Simon Louvart de Pontlevoye précise le projet à son conseil. Il explique qu'une enquête détaillée des ressources hydrauliques menée par le service du génie rural a conclu à encourager la création d'une association entre les communes de Bazoges, Cheffois, Mouilleron, Saint-Maurice, Saint-Sulpice et Thouarsais. Cette association a pour objectifs de suivre les opérations, de coordonner les efforts, de fixer les dépenses et de défendre les intérêts de ce projet en alimentation en eau potable. Le « Syndicat Intercommunal d'alimentation en eau potable du pays de Pareds » était né. Dès 1948 cependant, il est appelé « Syndicat intercommunal d'alimentation en eau potable des sources de l'Arkanson » Siégeant à Thouarsais, le comité de cette association comprend les maires de chacune des communes et deux délégués par municipalité. Le comité vota le 1^{er} septembre 1948 un emprunt de 1.250.000 francs souscrit au Crédit Agricole afin de réaliser les premiers captages. Ainsi, entre 1936 et 1955, comme pour les communes riveraines de l'Arkanson, 276 communes de Vendée, sur les 282 que compte le département, se regroupèrent en syndicats intercommunaux afin d'alimenter les Vendéens en eau potable¹¹.

Comme en 1927, alors que le conseil municipal de Bazoges intégrait un syndicat, siégeant à La Caillère, pour la distribution de l'électricité, l'équipe municipale de l'après guerre unit ses efforts à ceux des communes alentours pour acheminer l'eau courante dans les maisons. A l'image des grands travaux de modernisation de la France de l'après guerre, les petites communes elles aussi s'équipent. Révolution pour les ménagères ! Et fin des lavandières !?

Au début des années 50, on construisit une station de pompage et de traitement des eaux de l'Arkanson près de Thouarsais, on creusa à la main les tranchées pour y placer les canalisations d'eau potable et on fit construire le château d'eau de la Rousselière, sur un des points culminants de la commune de Bazoges¹². Comme tout château d'eau, il possède deux fonctions : stocker l'eau potable arrivant de l'usine de traitement et la distribuer aux abonnés¹³.

¹⁰ Il y avait en effets des lavoirs publics et leur entretien était à la charge de la commune comme le laisse entendre les documents municipaux. Le 30 mars 1948, le Conseil Municipal demande pour diverses réparations de lavoirs la somme de 100 000 francs. C'est cette même année que l'on a réparé le lavoir de la Fembretière et celui du bourg.

¹¹ www.vendee-eau.fr

¹² Il est proche de la station de pompage et à 101 mètres d'altitude.

¹³ Aujourd'hui en Vendée, le syndicat départemental d'alimentation en eau potable (Vendée Eau) rassemble depuis 1961 20 syndicats intercommunaux d'alimentation en eau potable (SIAEP), plus Benêt et l'Île d'Yeu, communes isolées, soient 276 communes au total, sur les 282 que compte le Département. Voir le site thématique du Conseil Général de la Vendée : eau-potable.vendee.fr.



Les travaux du château d'eau de la Rousselière débutèrent au printemps 1950. A l'époque, les conditions de travail n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui bien sûr : sans grue, les tonnes de béton étaient montées au fur et à mesure par câbles et poulies depuis un treuil en bas de l'ouvrage. Le château d'eau a été mis en service en septembre 1951. Cet ouvrage de béton et d'acier dont on voit sur l'image ci-contre le ferrailage impressionnant fut le théâtre d'un tragique accident.



Ci-contre quelques photographies des travaux du château d'eau de la Rousselière, cliché P. Frouin

Au matin du 3 novembre 1950, alors que la cuve n'était pas commencée, seule la ceinture était en préparation, un échafaudage s'est effondré, entraînant avec lui deux jeunes ouvriers : André Baudry, 26 ans et père de deux enfants et Régis Rainteau, 20 ans, du village de la Rousselière.



Quand l'eau arriva au robinet des fermes de Bazoges, on se mit à laver à la maison dans des bac en bois et en zinc puis avec les premières machines à laver fonctionnant à l'électricité. Certaines laveuses poursuivirent leur ouvrage, refusant de n'être « plus bonnes à rien ». Peu à peu, pourtant, les lavoirs, les sources et les rives du Loing furent abandonnés. Le *doué nu*, construit en 1910 n'atteint pas la fin du siècle. Après une période d'abandon, il fut démolé sur décision du conseil municipal entre 1972 et 1975. Inutile alors, il n'était pas assez ancien pour être alors considéré comme monument historique de valeur et son entretien, à la charge de la commune ne servait à rien. A la place du lavoir et sur l'antique pré de la cure, on mit en place le premier lotissement de la commune : quatre parcelles appelées lotissement de la Grognée. Son extension vers le bourg, sur un terrain très humide aussi lui donna plus tard le nom de lotissement du *doué* rappelant le lieu de travaux abolis.

On peut regretter ces temps de durs travaux manuels où la solidarité villageoise était nécessaire. Qui aujourd'hui oserait pourtant préférer rouler la brouette dans la boue et casser la glace de l'eau de source plutôt que d'appuyer sur le bouton du lave-linge ? Sans aucune nostalgie donc, tournons la page de cette longue aventure du passé sans pour autant oublier nos grand-mères qui donnèrent tant de coup de battoirs dans la bonne humeur de leurs bavardages...pour notre propreté.

Merci aux Bazogéais toujours plus nombreux et amusés qui ont participé à la mise en pages de ces souvenirs : merci d'abord à Yvette Dugas pour la photographie des quatorze laveuses du Pont de Bazoges, et pour la discussion autour de ce souvenir mémorable. Merci à Thérèse David pour les échanges amicaux, à Paul et Jeanine Frouin pour les informations sur les noms de lieux et sur le château d'eau de la Rousselière, merci à Marie Blézeau mémoire bien vivante des *doués* elle aussi, à Marcel Poupin, à Gaby Gaudineau, à Geneviève Van Berleere, à Michèle Doll, à Guy Poirier, Gisèle Pasquier, Mamate Alland et à toutes les personnes du club et d'ailleurs qui ont rappelé à elles les histoires de *doués*...

Alain Rouhaud